

“Face aux rumeurs sur l’abbé Pierre, nous avons contribué à véhiculer le silence”

■ Comment l’abbé Pierre a-t-il pu, des décennies durant, abuser de dizaines de femmes, d’hommes et d’enfants ? Ancienne directrice du mouvement Emmaüs fondé par l’abbé Pierre, Frédérique Kaba livre une radiographie intime, impressionnante et très sincère du “silence” qui entourait les crimes du religieux.

Entretien Bosco d’Otreppe

18 juillet 2024. Depuis quelques semaines, Frédérique Kaba ne travaille plus chez Emmaüs, ce mouvement associatif central en France, fondé par l’abbé Pierre (1912-2007) pour secourir les plus démunis. Elle y aura œuvré pendant près de 17 ans et en fut une des directrices avant de donner un nouveau tournant à sa carrière. Ce matin de juillet, à l’écoute de France Inter, assise dans sa cuisine, elle entend la “déflagration” : plusieurs témoignages qui incriminent l’abbé Pierre de crimes sexuels sont publiés. Ce ne seront que les premiers : 68 victimes, majeures et mineures, filles et garçons sont identifiées aujourd’hui. “Ce jour-là, l’effondrement est à la fois intime et commun, raconte-t-elle. Pour beaucoup, l’abbé était un guide, un phare, l’incarnation de ce qui se faisait de mieux en matière de lutte contre l’injustice et la pauvreté. Ce 18 juillet, c’est donc un monde qui s’écroule, le trou noir, mais aussi la honte qui surgit car, dans le mouvement, nous n’avons pas entendu, pas vu, ou pas voulu comprendre qui était l’abbé Pierre, alors que les indices étaient nombreux. C’est finalement un papier de Libération daté du 15 août, qui donnait la parole à la fille d’une victime, qui me réveille. Dès ce jour, je me mets à écrire pour retracer ma propre implication, comprendre mon silence, notre cécité collective, ce qui a été caché.”

Ces pages, Frédérique Kaba les noircit d’abord pour elle-même. Elles sont finalement publiées en ce début d’année 2026 dans un ouvrage très impressionnant intitulé *Silence sacré. Pourquoi nous nous sommes tus* (aux éditions Buchet Chastel).

Mais que savait-on ? Qui savait quoi ? Chez Emmaüs, on le disait “papouilleur”, “coquin”, on en riait depuis plusieurs années, mais certains savaient-ils qu’il était un criminel ?

Je n’ai pas la preuve que certains savaient que c’était un criminel, mais je peine à imaginer qu’en plus de 50 ans de prédication, tout ait pu être ignoré, que personne n’ait vu qu’il y avait

quelque chose de gravement dysfonctionnel dans sa relation avec les femmes. D’autant qu’il était sans cesse accompagné. Alors oui, c’est vrai, on le disait “papouilleur”, mais cela contribuait à son image d’Épinal, cela servait le personnage. C’était un curé qui s’était émancipé des préceptes de l’Église, aimait-on dire. Cela lui donnait une image un peu joyeuse, gentiment rebelle, qui collait d’ailleurs à la posture militante et libre dont Emmaüs aimait se parer. Au fond, professait Emmaüs, le plus important est que chacun puisse vivre et être accueilli tel qu’il est, un peu à l’image de ce vieux Monsieur. On évoquait donc de gentils débordements, mais jamais d’agression. Dans le livre, j’aborde cela : on riait de ce côté borderline, et j’ai ri avec les autres. J’ajouterais un autre élément qui a contribué, de mon point de vue, à notre silence : il nous était impossible d’associer l’image de ce modèle, de ce fondateur attentif aux plus fragiles, à celle d’un prédateur violent. Il y avait là un paradoxe impossible pour nous.

D’autant qu’Emmaüs était très efficace dans sa lutte contre l’injustice...

Effectivement. Et beaucoup d’entre nous avaient trouvé en cette association une famille dans laquelle nous pouvions nous accomplir. Nous y étions bien, nous voulions y rester, y trouver une identité admirable et admirée. Alors, comme dans une famille incestueuse, nous avons contribué à véhiculer le silence, à cacher nos dysfonctionnements. Nous formions une coalition muette pour que rien ne s’écroule, pour ne pas que tout se perde.

Personne n’eût donc la force d’affronter le faisceau d’indices qui existait ?

Certaines personnes ont eu la force. L’abbé Pierre a été éjecté du mouvement en 1956, l’Église lui a demandé d’être hospitalisé en Suisse pour des raisons de déviances sexuelles. Mais lui, dont l’appel avait apporté tant d’argent, lui qui incarnait mieux que personne les idéaux de la Justice, lui qui inspirait et renouvelait le monde associatif, est revenu. Dans les années 90 encore, deux secrétaires de l’abbé ont signalé des agressions. Mais il leur

a été répondu qu’il fallait que les femmes se tiennent à l’écart, qu’elles évitent d’être seules avec lui. On était plongé dans cette culture du “ce n’est pas grave”, “tenez-vous à l’écart et ça passera”. C’est ce qui parfois se dit encore aux enfants qui évoquent les agressions qu’ils subissent dans leur famille ou ailleurs. C’est donc ce qu’on a dit à ces femmes qui subissaient les violences de cet homme. Cette culture commune lui a aussi permis de perpétuer ses viols. Malheureusement, de tels réflexes existent encore aujourd’hui. Si nous arrêtons de faire silence sur les petits signes que nous voyons, sur les indices que nous constatons dans nos familles, dans les clubs de sport, dans les écoles, partout... Si nous osions parler, nous empêcherions bien des crimes.

Mais notre premier réflexe, écrivez-vous, est d’isoler les faits, de les saucissonner, de les relativiser...

Oui, parce qu’en parlant et en dénonçant, nous bousculons toujours un ordre établi, qu’il soit collectif ou intime. Et c’est parfois trop grand pour nous. D’autant qu’il y a le risque de ne pas être écouté, de ne pas être cru, de se retrouver seul et isolé.

Parfois, n’est-ce pas au nom de la présomption d’innocence, guidé par le souci de ne pas propager de fausses rumeurs, que nous nous taisons ?

Oui, certainement. Cependant pourquoi cette présomption d’innocence pèse plus que la souffrance des victimes ? La présomption d’innocence est un terme juridique qui doit être respecté, mais nous devons entendre la parole des victimes et la prendre en compte dès son expression.

Pour revenir au cas de l’abbé Pierre, la difficulté particulière d’Emmaüs est que c’était une grande famille, une famille de substitution pour certains, et dont l’organigramme était flou...

Beaucoup de personnes qui sont arrivées à Emmaüs – les personnes accompagnées, accueillies, bénévoles, salariées... – sont aussi venues pour rejoindre cette famille formidable. Oui, c’était une famille de substitution pour certains, qui vous offrait parfois l’affection, un amour inconditionnel.



OLIVIER ROLLER (BUCHET CHASTEL)

Frédérique Kaba est l’auteure de “Silence sacré. Pourquoi nous nous sommes tus” (Buchet Chastel, 176 pp., 20 €).